

Et vlan !

D'abord, des sorties en poche qu'il ne faut pas manquer: *Le Tournant*, de Klaus Mann (en Babel), une autobiographie bouleversante, un père écrasant, un amour pour sa sœur, la drogue, l'homosexualité, l'exil et l'engagement contre le nazisme (il pousse son père à l'exil), et, au terme de ce combat victorieux, le suicide en 1949 à Nice. Je place ce livre au-dessus de ceux de Thomas Mann.

Ensuite, en 10/18, *Entretiens* entre Borges et O. Ferrari: éblouissant d'intelligence et d'érudition. Je crois que je mets ces conversations si simples, si directes, si essentielles au-dessus des nouvelles... comme *L'Aleph*, même si ça ne se compare pas.

Donc, je vous disais l'autre semaine que je m'étais régala avec le livre de Simon Leys, *Le Bonheur des petits poissons*, sous-titré « Lettres des antipodes » (chez Lattès). Des antipodes, car ce Belge vit en Australie un double exil volontaire qui le sauve de tout parisianisme. De plus, c'est un sinologue qui écrit sur la Chine et a traduit, entre autres, Shitao, Confucius et mon cher Chen Fou. Il a jeté un pavé dans la mare des maoïstes en 1971 avec *Les Habits neufs du président Mao*. Mais ce n'est pas tout: il aime la mer, il a publié une anthologie en deux volumes, traduit le formidable récit de l'Américain R. H. Dana, *Deux Années sur le gaillard d'avant*, et écrit un court récit, *Les Naufragés du « Batavia »*, qu'il a travaillé si longtemps qu'il a été « doublé » involontairement par Mike Dash avec son *L'Archipel des hérétiques*, tout aussi prodigieux.

Dans *Le Bonheur des petits poissons* (titre qui fait référence, non à la mer, mais à Zhang Zi — que je continue de nommer Tchouang Tseu, comme je continue de compter en francs au lieu d'euros), Leys nous livre quelques notes sur Conrad (mènera-t-il l'ouvrage à terme?). Entre autres anecdotes, on apprend par une admiratrice qui a traversé la Manche avec lui que l'auteur du *Miroir de la mer* avait le mal de mer, oui, lui, le capitaine au long cours (j'ai connu ça, parfois), et il ne savait pas nager, mais ça, c'était banal à l'époque. Des anecdotes, il y en a beaucoup dans ce qui n'est qu'un florilège de chroniques écrites pour *Le Magazine littéraire*, mais il y a surtout beaucoup de citations de bons auteurs, par exemple Schopenhauer: « *L'art de ne pas lire est très important. Il consiste à ne pas s'intéresser à tout ce qui attire l'attention du grand public.* »

Simon Leys règle son compte au sinologue à la mode François Jullien, que J.-F. Billeter a criti-

qué dans son excellent Contre François Jullien: « Billeter est philosophe comme Jullien, dit Leys, mais à la différence de ce dernier il connaît la Chine et sait écrire le français (je me demande d'ailleurs dans quelle mesure ce n'est pas l'opacité du jargon de Jullien qui lui assure le plus clair de son autorité). » Et vlan! Aujourd'hui où les frileux critiques n'écrivent le plus souvent que des résumés publicitaires, cette audace me reconforte. Avec ce risque que souligne Leys: « Certains jugements ne condamnent que leurs auteurs. Quand Wagner reproche à Mozart son "manque de sérieux", il ne nous apprend rien d'éclairant sur Mozart, mais en revanche il nous fait découvrir du coup ce qui cloche chez Wagner. » Et vlan pour Wagner, dont Nietzsche — un temps séduit — a si bien dénoncé la géniale charlatanerie.

Leys admire Rousseau, qui copiait de la musique pour vivre indépendant (il n'y avait pas encore de droits d'auteur). Rousseau: « *J'ai toujours senti que l'état d'auteur n'était, ne pouvait être illustre et respectable qu'autant qu'il n'était pas un métier. Il est très difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre.* » « *Noblement* » est aujourd'hui ridicule, mettons librement, dignement. Leys se soucie visiblement peu des tirages: il a son salaire de diplomate, ce qui en plus doit lui laisser du temps libre.

Délà en poche: *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, qui publie *Le Sec et l'humide* (Gallimard), que j'ai lu parce que c'était court et, surtout, plein de photos plus intéressantes que le texte. C'est, à partir d'un livre du nazi belge Léon Degrelle, une analyse psychanalytico-linguistique (inspirée surtout par un obscur penseur allemand) de la mythologie fantasmagorique du fascisme: le sec, c'est le rêve idéal, l'humide, le cauchemar démocratique.

Le rêve nazi s'est enlisé dans la boue russe. Bla-bla-bla conventionnel et bêtasse qui m'a ôté définitivement l'envie de lire le best-seller, que des centaines de milliers ont acheté, mais rarement lu. ■

P.-S. J'ai lu quelque part que les éditions Agone avaient réédité le livre de Varian Fry, cet admirable Américain qui a organisé à Marseille la fuite (l'exfiltration, comme on dit) de nombreux artistes et intellectuels avant d'être expulsé en 1941 par Vichy. À lire absolument, comme *Marseille, année 40*, de sa collaboratrice M. J. Gold.